

# PLAN DE CAMPAGNE



Numéro 2 :  
Poules party !

# **PLAN DE CAMPAGNE N°2**

## **janvier 2023**

Quand les poules auront des dents (Valentin)  
p.3

Les Chapons Kirghizes (Ludovic)  
p.11

Histoires de coqs (Ludovic)  
p.18

Illustré par Valentin et Ludovic

### **Contact**

[plandecampagne@protonmail.com](mailto:plandecampagne@protonmail.com)

### **Déjà parus**

Plan de Campagne n°1 (décembre 2022)  
L'alcôve en letton n°2 (automne 2021)  
L'alcôve en letton n°1 (été 2021)  
Nouveaux dossiers compressés (2021)

## Quand les poules auront des dents

Cela se serait produit aux alentours de quatre heures du matin, le jeudi 4 janvier 2023.

Bien sûr, à cette heure, peu s'en sont rendus compte. Quelques types affairés à peine, des amoureux tout neufs. Certains fêtards. La surprise dut être désagréable, mais l'heure explique beaucoup de choses.

Les premiers effets se firent sentir au réveil. Dans le courant de la journée, pour les plus jeunes, certains entreprenants. Le soir, nouvelles désillusions. J'ai entendu dire que la première victime était comme un con devant son ordinateur, il attendait que ça vienne, il est resté deux heures à regarder des vidéos. Rien. Mais je pense que c'est une légende urbaine. Quoi qu'il en soit, ce jeudi soir, on se sentit partout fatigué. Plusieurs firent des excuses. Ils ne comprenaient pas.

Comme le vendredi 5 se leva sans que rien change, déboussolés, certains se mirent à parler. Moi, je n'entendis ça que le weekend. Un ami me dit qu'il avait essayé tous les jours depuis jeudi. Rien. Pas le moindre frémissement : inerte. Elle était devant lui, silencieuse, avait essayé timidement de l'encourager, mais il n'avait rien pu faire.

- Alors vous avez fait comment ? Elle l'a pris comment ?
- Mal. Elle le prend très mal. Mais...

Là il posa une main sur son front et se caressa doucement, les yeux fatigués.

- Je sais pas quoi faire.
- Bah, ça reviendra. C'est pas si grave, si ?

Il sourit.

- Moi aussi, c'est ce que je me disais. C'est pas si grave. Mais en fait si. On se rend pas compte à quel point ça peut être grave.

Je le quittai sur de bonnes paroles. Je lui dis que je penserais à lui ce soir. Il m'a dit qu'il s'en passerait.

Évidemment, le choc le plus fort eut lieu samedi soir. Là, même ceux chez qui ça ne prenait pas une importance phénoménale, même les occasionnels - certains en tous cas, disons les plus réguliers des occasionnels - furent touchés.

Moi, je dormis comme un poulet.

Dimanche, la vie avait repris son cours. J'allai au marché : aucun visage particulièrement honteux ni fatigué, aucune trace d'insomnie, au contraire les types semblaient plaisanter plus que d'habitude. Peut-être qu'on se mettait à prendre l'affaire avec humour, ce n'était pas plus mal. Curieusement, c'étaient plutôt les femmes qui ternissaient.

La semaine suivante, c'était encore là. Les langues se délièrent. Je pris des nouvelles de mon pote - un peu en riant - le lundi, il me répondit qu'on prendrait un café et dès que je le vis je compris que le temps n'avait rien fait à l'affaire.

- Ce qui m'a rassuré, enfin, entre guillemets, c'est que tu vois, même tout seul, rien.
- Faudrait peut-être consulter. Enfin, c'est pas... c'est pas si grave, mais bon. Et tu lui as dit, à elle ?
- En fait, c'est elle qui m'a encouragé à essayer tout seul. Et toi ?

Je le regardai en souriant.

- Oh moi tu sais, en ce moment je... à vrai dire j'ai même pas essayé.

Il me dit que c'était pas plus mal. On parla d'autre chose. Cependant au moment de nous séparer, il m'encouragea à essayer. Quand même. Tu me diras, qu'il m'a dit. J'ai dit que c'était pas prévu, que j'étais en... que je m'abstenaïs, en ce moment, mais comme il avait l'air d'y tenir je lui dis que si je m'y remettais je lui enverrais un message. Ça me paraissait bizarre. Mais il eut l'air soulagé.

On n'en parla pas dans les médias, jusqu'à ce que je remarque une manchette dans *Le Monde* en ligne - je lis *Le Monde* en ligne, tous les matins et au cours de la journée, je ne sais plus vraiment pourquoi - qui mentionnait « la popularité nouvelle des sexologues ». Mon pote revint de chez le médecin.

- Bon, le doc dit que c'est un phénomène inconnu.

- Ah merde.

- Bah. Mais surtout il m'a dit, discrètement, qu'il avait eu énormément de patients qui venaient pour... ben pour la même chose.

- Tu vois, c'est... c'est dans l'air du temps.

J'avais ma théorie pour expliquer le phénomène. Pour moi, nous traversons collectivement une crise du couple. Il y avait le féminisme, la dénonciation du patriarcat, il y avait les applications de rencontre, et la pollution, le stress, les injonctions contradictoires, le raccourcissement du temps - comment c'était



cet essai déjà, l'accélérationisme ? - la pornographie, bref, ça se combinait pour faire un beau tableau bien reluisant.

Mais les médecins ne trouvaient pas la parade. Il fallut que ça se sache. Ce fut en une du journal télévisé. On n'avait même pas préparé le terrain : Pujadas devait en chier des oeufs carrés depuis trop longtemps. Hélas il n'eut pas le culot de l'annoncer lui-même. Ça aurait été une belle scène.

- Mes chers compatriotes, chers amis. Comme moi, vous souffrez sans doute de ce mal mystérieux. Nous sommes tous dans le même bateau.

A la place c'est Anne-Sophie Lapix qui annonça la nouvelle, sans fioriture, sans l'ombre de condescendance attendue, sans supériorité, mais sans désolation non plus.

Je crois que ce fut un jour joyeux. Dans les ménages en ruine, le mari put regarder sa femme en face et dire « tu vois bobonne, j'y suis pour rien ». On avait dû beaucoup souffler. Comme ce n'était plus du ressort de personne, on pouvait



respirer, revivre. Je lus bientôt qu'il y avait une ruée sur les banques de sperme, on se demandait si ça reviendrait un jour, alors... les appels aux donneurs couraient les rues. Il y eut des spots télévisés. Interviews de jeunes couples éplorés. Les ventres scrutés. Les femmes enceintes entourées de prévenances envieuses. Des regards perdus, aux heures de pointe, sur les pavés, le ciel, les vitrines.

En fait, pour les trois quarts des gens, je crois que ce n'était pas grand-chose : on avait déjà vu pire dans les films, maintenant le film nous tombait dessus, bon. On vivait quand même. Les modernistes affrontaient le vide autrement.

Il y eut des communes du nouveau sexe. Je lus l'article un matin désœuvré, je souris mécaniquement. Des fêtes plus ou moins ésotériques où l'on s'efforçait de jouir autrement, voire mieux. Des salons de l'autre plaisir. Et surtout, les femmes, certaines femmes, semblaient triomphantes. Quelques intellectuelles parlaient d'un déclin inexorable et bienvenu.

Chez les types, il y eut trois attitudes. D'une part, un nombre incalculable de névroses. La peine fut trop dure pour beaucoup. Un ami ne sortait plus de sa chambre. Quand je l'eus au téléphone, il me dit qu'il n'avait même plus la force de regarder des vidéos. Je lui dis que c'était peut-être mieux comme ça.

D'autres vivaient sans, tout simplement. C'était la fameuse majorité silencieuse. L'amour avait été rayé de leurs petits papiers. On vit, peut-être, un retour de la tendresse, des petits gestes, des attentions. On se résignait, plus ou moins facilement, à ne jamais jouir. Il restait de bons livres à lire, des films, des séries, le travail et les engueulades, le championnat.

Enfin les derniers, largement minoritaires, se lançaient à corps perdu dans les NJ (Nouvelles Jouissances, le vocable était apparu et on parlait même de n-jers). Ils en revenaient les yeux émus. Ils avaient sans doute raison. Mon pote fut



de cette équipe. D'abord sceptique, c'était sa copine qui l'y avait poussé. Il y prit goût, progressivement.

- Tu devrais essayer.



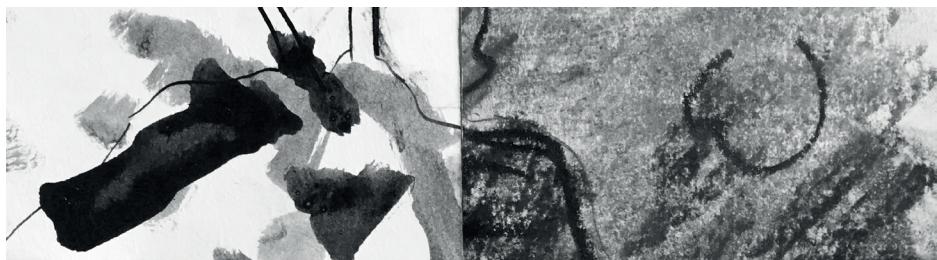
En somme la vie allait continuer de la sorte un bon moment, peut-être même que ça risquait de s'arranger, ce qui était, finalement, le pire qui pouvait nous arriver. À la place, et comme un événement imprévisible est souvent suivi d'un autre plus étrange encore – ou, comme disait un homme de goût, les emmerdes, ça vole toujours en escadrille – on se mit bientôt à parler de tout à fait autre chose. L'anatomie masculine ne passionnait plus grand monde, et puis de toutes façons, elle ne bougeait pas des masses.

Au contraire, ce fut du corps féminin que vint la surprise. Longtemps après, une amie me parla du phénomène :

- Les premiers jours, c'est naturel qu'on n'ait rien vu. Les progrès étaient assez lents. Seulement, au bout d'un moment, tu te rends compte que certains gestes sont... tu vois, pour le dire crûment, la masturbation semblait plus simple.

Je ne répondis rien, rougis simplement.

- Et puis après... tu vois je ne m'étais jamais regardée avec beaucoup d'attention, mais même au toucher c'était certain, ça bougeait. Après quelques semaines, c'était là. Il avait tellement grossi qu'on aurait, ben, tout simplement dit un petit pénis, entre mes jambes. J'ai eu peur, mais je n'ai pas osé consulter tout de suite, enfin...



Cette fois cependant ce ne fut pas ébruité dans les journaux. La télévision resta longtemps muette. Je pensai que le corps des femmes avait encore droit au mystère. Quand le journal se mit à mentionner le changement, des semaines plus tard, tout le monde était déjà au courant, *Le Monde* en parlait comme d'une

chose acquise. C'était comme si les femmes avaient toujours eu quelque chose entre les jambes. Ce qui, d'ailleurs, était le cas.

On n'en parlait pas, entre hommes. J'entendis mentionner le fait, mais les sujets sexuels étaient rapidement éludés : on n'avait jamais autant parlé de foot et de littérature. Les médecins furent très vite sur le coup. On voulut savoir si l'organe des femmes, suite à cette croissance encore inexplicable, pourrait remplacer dans des objectifs de procréation le sexe masculin toujours inutile.

À ce moment-là, je crois que la plupart des gens avaient perdu la boule. Ils attendaient, guettaient la prochaine modification de leur anatomie : tout sembla possible. Certains types, abîmés, firent vérifier que leurs bras n'avaient pas rétréci, pour d'autres un sixième orteil semblait pousser très lentement – mais docteur, vous êtes d'accord avec moi, il y a bien une petite bosse, là, sur la droite – d'autres enfin croyaient se découvrir des capacités mentales jusque-là insoupçonnées, qui les firent croire à des mutations du cerveau.

Les pages dédiées à la sexualité des grands quotidiens, déjà volumineuses, doublèrent encore et se remplirent de conseils. C'était peut-être nécessaire. Il fallait – plus encore que d'habitude – se réapproprier son corps, apprendre à l'aimer, faire face aux bouleversements. La fin inéluctable de la pénétration – on ne disait plus que « sacro-sainte pénétration » – sembla confirmer à rebours les réserves que les plus audacieuses avaient depuis longtemps à son égard.

J'écoutais, curieux. J'étais étonné de la facilité qu'avait eue mon ami à enterrer la bonne vieille jouissance phallique. Je l'enviais peut-être. Mais surtout je ne savais plus où j'en étais, ni où j'avais envie d'aller. Mon abstinence avait cessé depuis longtemps de me poser question : elle était devenue si naturelle que le simple fait d'essayer m'ennuyait.

=

Cela devait finir par arriver.

Nos corps se firent à l'impuissance. Nos sexes longtemps restés inertes fondirent petit à petit. Il n'en resta bientôt plus qu'une petite perle, presque invisible. Parallèlement, les femmes avaient vu les leurs adopter des proportions tout à fait respectables. Comme le vide en nous avait laissé place à une légère fissure, un

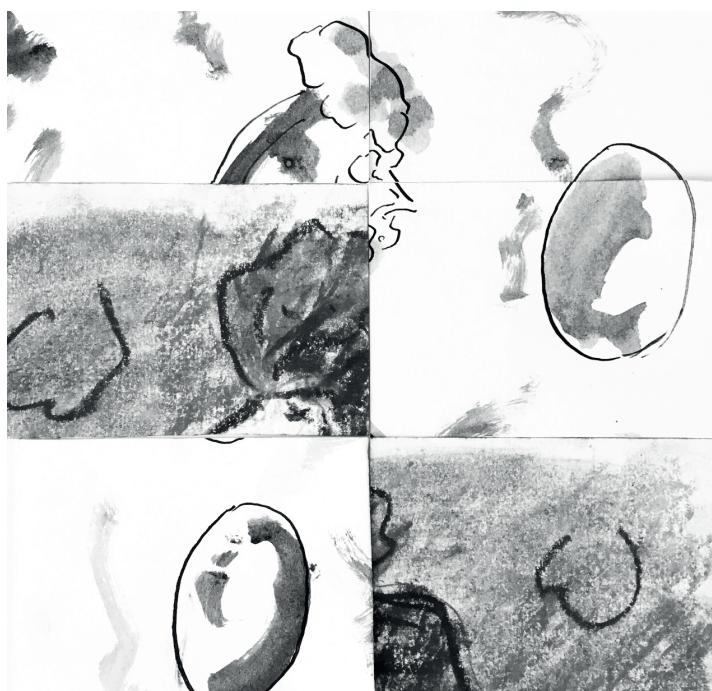
jour une femme eut l'idée d'y fourrer sa protubérance, pensant en retirer beaucoup de plaisir.

Cela prit comme une traînée de poudre. De manière générale, tout le monde fut très heureux de cette nouvelle façon de baiser – le mot « baiser » était revenu, du même coup, car on n'avait pendant longtemps plus dit que « faire l'amour », tout comme on ne disait plus « jouir » sans ajouter « différemment » – et on l'adopta avec un naturel désarmant. Ce fut environ à cette époque que j'eus, pour la première fois depuis des mois, des relations sexuelles avec une femme. Depuis la dernière fois, quelque chose avait changé, et d'ailleurs je ne sais pas si je jouis, véritablement. Mais l'expérience ne fut pas désagréable. Je fus à peine surpris quand je la sentis entrer, pousser un râle de plaisir, et continuer.

Nous avions des conversations très intéressantes. Le soir où nous devions coucher ensemble, elle me dit :

- Ce que je trouve fou dans cette histoire de changement de sexe...
- Quelle histoire ?

Elle me fixa sans comprendre.

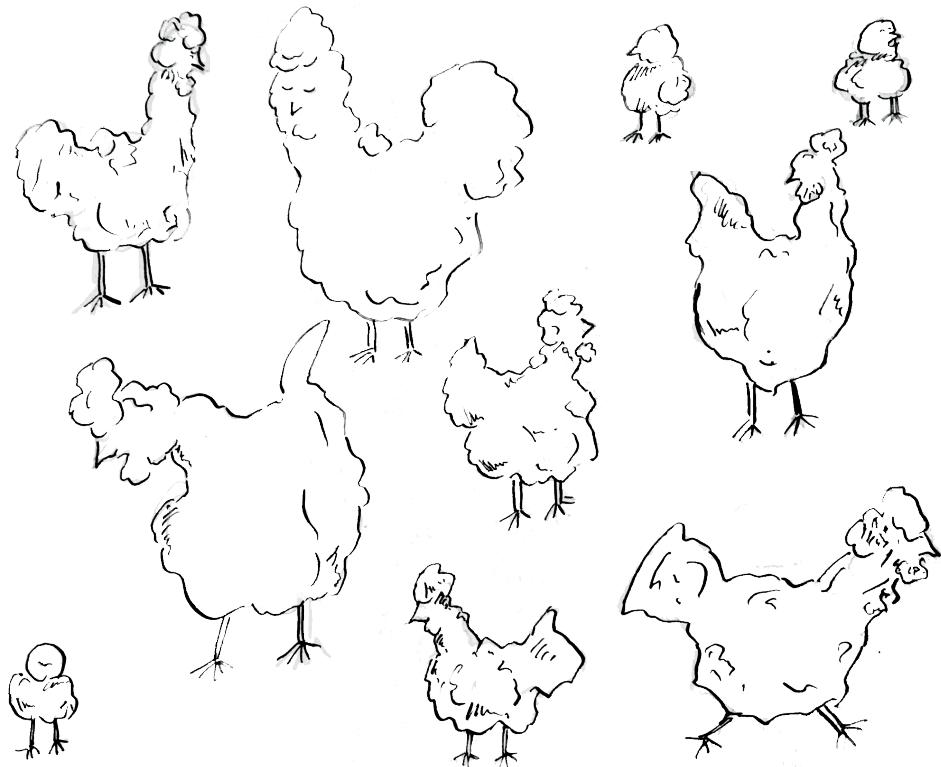


- Ben, ce qui nous est arrivé ! Le fait que maintenant les femmes aient des pénis et les hommes des vagins ! Tu n'as pas remarqué ?

Je souris, gêné.

- Si, bien sûr. Mais je n'y avais jamais pensé de cette manière-là. Enfin, tu as raison, naturellement.

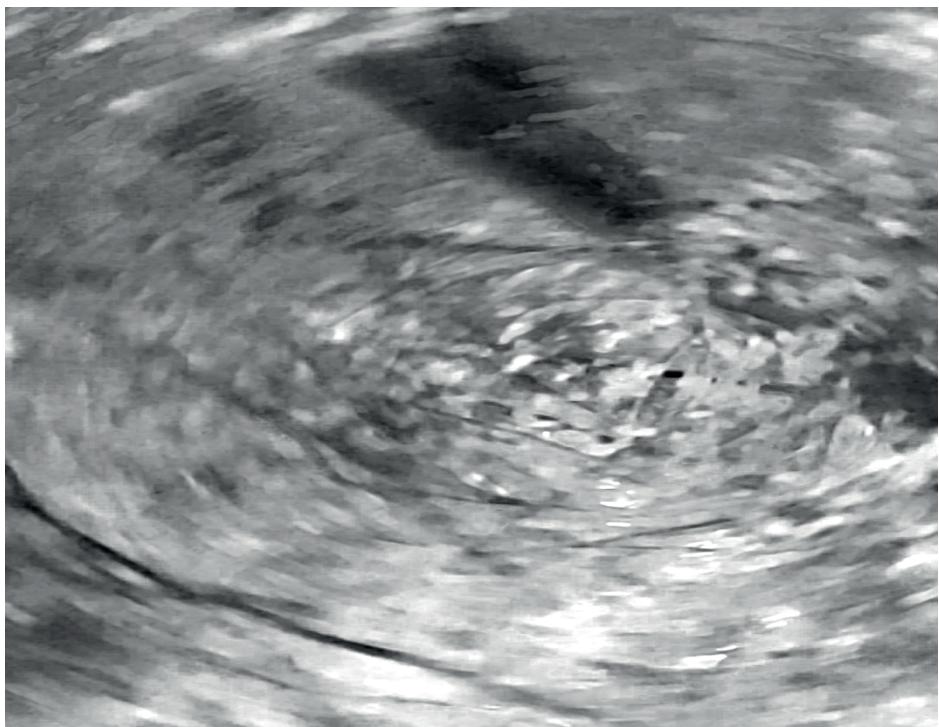
- Bien sûr que j'ai raison. Tu veux appeler ça comment ? Bref, ce qui m'étonne, ce que je trouve fou, c'est que pas une seule fois n'aient été évoqués les vrais problèmes entre hommes et femmes. Qui fait le gosse, on s'en fout. Qui pénètre, ce n'est pas le problème. Mais est-ce que tu peux m'expliquer pourquoi je n'ai pas entendu une seule personne, homme ou femme, dire que les femmes continuent aujourd'hui de gagner 25% de moins que les hommes ?



## Les Chapons Kirghizes

Il peut nous paraître inconcevable qu'une chose plus grande qu'une autre soit contenue dans celle-ci. Il y a pourtant, dans une forêt feuillue et grasse, où les arbres poussent à l'horizontale au-dessus de l'eau stagnante ou qui coule un peu mais tranquillement, sans se presser, avec des feuilles vertes ou marrons qui se délassent et s'entassent, un univers qui contient notre univers. C'est en Irlande, et d'ailleurs le mot de forêt est un peu grandiloquent, c'est un petit bout d'une ancienne forêt qui a bien dû être rasée pour caler le patelin assez bourgeois (la pinte de Guinness y était à plus de cinq euros et de vieux officiers de la marine limite fleur à la boutonnière mangeaient leur *fish and chips* sur des tables en bois neuf tout brillant) de Cong.

J'y étais arrivé un matin avec Charlotte, et on avait la dalle après avoir dormi à l'abri de la pluie sous notre tente sur la



bordure herbeuse d'un parking à l'entrée du village où il n'y avait pas de voiture mais une longue enfilade de containers poubelle où je n'avais même pas pu jeter un mouchoir parce que ce n'étaient que des poubelles de bouteilles, une par type de bouteille. On s'était posé.e.s au milieu du sentier aménagé pour faire chauffer de l'eau au réchaud à mettre dans notre porridge. On n'avait plus de lait en poudre et même plus de mûres à ramasser sur les murs qui longent les chemins qu'on écrasait et qui donnaient une belle couleur d'encre violet profond et se mariaient particulièrement bien avec des rondelles de bananes.

J'avais peur qu'un bourge débarque et nous engueule de boucher le sentier propre et bien gravieré. Mais dans mon dos j'entendis une voix qui me dit simplement :

- Bonjour !

C'était une personne grande, ses cheveux collés semblaient pleins de sève, ils étaient noués en trois chignons pointus et tout son corps était vêtu de spirales d'osier.

- Ça sent l'huile de palme ici... Vous mangez des biscuits à l'huile de palme ?

- Comment vous le savez ?

- Je sens tout...

- C'est vrai qu'on a acheté quelques biscuits à l'huile de palme, c'est des *digestives* qu'on a achetés chez Lidl, c'était pas cher...

- Hum...

Je ne m'étais pas étonné qu'iel parle français, mais ça me donnait envie de le.la tutoyer :

- Tu es en voyage ? Tu travailles ici ?

- Non... Enfin je suis en voyage si, si on veut. Mais j'habite à côté, je peux vous montrer si vous voulez...

Je regardai Charlotte, qui avait l'air assez curieuse, nous n'avions pas spécialement de plan, on pouvait bien le.la suivre cinq minutes, elle dit :

- Ben laisse-nous cinq minutes qu'on mange et qu'on range ça et on te suit.

- Pas la peine ! Ça ne vous prendra pas de temps !

Iel ne nous avait pas menti, quand nous revînmes quelques jours plus tard, nos affaires étaient à leur place au milieu du sentier et l'eau pour le porridge frissonnait à peine sur le réchaud. Nous avions changé d'univers le ventre vide.



- Regardez ! C'est par là !

Iel nous montra l'arbre derrière qui était écorcé sur quelques millimètres et dans ce trou du bois nous vîmes alors des cristaux de lumière qui grandirent et s'écartèrent quand nous regardâmes de plus près. Ça faisait mal aux yeux puis ils ajustèrent. Simplement, les cristaux se décomposaient en masses de couleur puis en arbres, en rochers, en constructions végétales mouvantes et tout se déplaçait et s'activait comme des élytres mécaniques qui translatent et coulissent. Je fis un pas et j'étais dans une forêt. Mes vêtements me grattaient, ils se dépiautaient en petites peluches qui tombèrent finalement en poussière.

Je suis tombé et j'ai traversé la mélasse bleue du ciel jusqu'à un roc qui m'arrêta net mais la force du choc se diffusa des deux côtés en deux nuages en vaguelettes recourbées vers le haut de quatre rides. Charlotte et notre guide étaient à côté de moi.

- Parfait ! C'était un raccourci. Suivez moi !

Il n'y avait pas de sol, nous sautions, nous courions, nous marchions à la verticale. Les arbres étaient entortillés en loopings, des corps d'animaux sortaient des troncs, des petits astres pendaient aux branches, des maisons rondes flottaient.

- Où sommes nous ?

- Dans mon univers ! Vous ignorez dans le vôtre que tous les univers sont emboités les uns dans les autres mais beaucoup d'univers le savent.
- Pourquoi vous nous le dites pas ?
- La flemme. Et puis vous n'êtes pas sympathiques.
- Et nous alors ?
- De temps en temps on est de bonne humeur, on invite des gens au pif...
- Et pourquoi personne ne raconte ? Vous nous laisserez repartir au moins ?
- Oui bien sûr voyons ! Mais si vous racontez, qui vous croira ?

Nous n'avons jamais déterminé si c'était un garçon ou une fille, ou si c'était quelqu'un qui avait un sexe. Sa voix était plutôt grave, quelque chose de profond qui épousait la respiration, mais c'était fluide et les consonnes étaient d'autres voyelles. J'avais mis du temps à me rendre compte qu'iel (j'utilise ce iel faute de mieux) ne parlait pas français mais une autre langue que je n'avais jamais entendue mais que je comprenais.

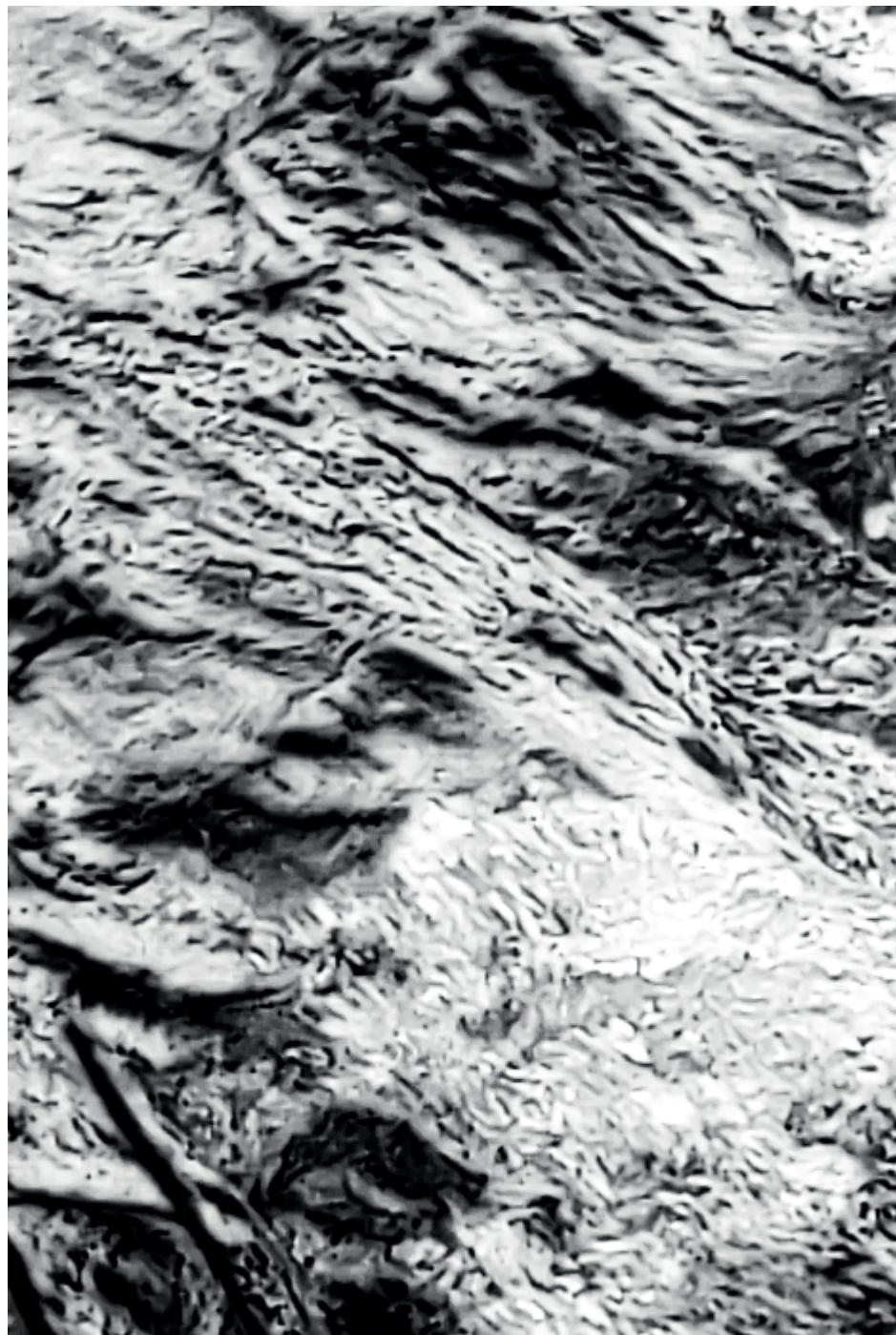
Nous arrivâmes dans le village de notre ami.e, nous y restâmes quatre nuits. C'était une ville surmontée d'arbres. À la nuit leur veines se remplissaient de lumière liquide coulant lentement vers le haut jusqu'aux bourgeons.

Charlotte et moi nous sommes timides et nous étions ému.e.s, émerveillé.e.s par cette beauté phosphorescente et ces étranges bâtisses aux formes biscornues. Les corps se disloquaient et se reformaient pour se glisser dans chacun des angles et des cheminées des maisons. Je fus perturbé par une maison que j'aperçus de chair humaine tracée en pompe aortique.

Charlotte était très heureuse là-bas, elle discutait avec les arbres et les rochers, surtout les rochers d'ailleurs, elle a fait de la géologie, elle discutait avec eux de leur santé, donnait des conseils aux calcaires sur leur hydratation.

Moi j'essayais de me rendre utile, on avait appris que j'étais artiste sur les bords et comme on m'avait dit le premier soir :

- La denrée la plus précieuse ici c'est l'imagination ! C'est pour ça que certains d'entre nous visitent d'autres univers. Vous êtes



assez connu.e.s en vérité. Très méprisé.e.s pour votre système hiérarchique et votre absence totale de création, mais on vous reconnaît le mérite d'avoir su découvrir des techniques efficaces pour reproduire mécaniquement ce que vous n'êtes pas capables d'imaginer. On a même remis deux trois trucs à l'endroit : quand vous avez découvert l'électricité ça nous a inspiré.e.s le système de circulation de la lumière des lucioles à travers les racines des arbres. Mais c'est vrai qu'on rigole beaucoup de la division cellulaire. Vous ne savez faire pousser que vos ongles et vos cheveux hahaha !

Notre camarade qui jouait le mystère était en fait venu.e chercher des idées chez nous pour construire sa maison ; iel était parti.e pour faire un tour, invisiblement de par le monde, et puis en entrant iel nous avait vu.e.s :

- Je me suis dit que vous pourriez me raconter un peu ce qu'il se passe de neuf chez vous au lieu que je m'emmerde à visiter seul.e. Et puis on est quand même mieux ici non ?

Notre camarade voulait une maison carrée, iel trouvait ça diablement original. Quand nous eûmes fini de la bâtrir, avec des arbres qui avaient accepté de s'aplatir et s'allonger en de larges plateaux suspendus, un lierre de basalte perclus de micros-trous vint ramper aux murs. Iel semblait content.e et nous dit qu'iel avait bien aimé notre compagnie, que notre vie ne semblait pas si terrible, que nous avions de la chance d'avoir des ami.e.s et une maison que nous aimions, là d'où nous venions. Et iel nous raccompagna.

- Et on peut revenir là d'où on est venu.e.s ?

- Ah mais il n'y a qu'à Cong qu'on peut sortir. En fait notre univers tient dans le creux de cet arbre. Enfin dans une molécule de cet arbre et si l'arbre meurt ben peut-être que le vent emportera cette molécule ailleurs.

Puis nous sommes arrivé.e.s à la sortie, ce n'était pas du tout là que nous étions entré.e.s. Charlotte s'étonna et le fit remarquer :

- C'est qu'en fait l'entrée et la sortie sont dissociées. Dans votre univers c'est pareil mais quand quelqu'un vient de sortir le trou reste ouvert cinq minutes. C'est pour ça que je vous ai pris.e.s vous... Je n'avais pas le temps de choisir... Mais après tout, qu'est-ce que ça change ? Allez, tirez vous, je n'aime pas les adieux !

Et iel nous a poussé.e.s dans le trou qui s'est agrandi. Alors nous sommes rentré.e.s chez nous, nous avons mangé notre porridge, on a continué à rigoler, on s'est fait chasser comme des malpropres (c'est vrai qu'on s'était pas lavé.e.s depuis quelques jours avant même de partir chez nos nouvelleaux ami.e.s) du parking du château de Cong parce que c'est un hôtel avec une pelouse parfaitement tondue et des Rover garées partout, par une bande de domestiques qui nous regardaient de travers. Mais on était content.e.s : cette petite forêt était mignonne et il y avait quelques canards dans la rivière ; mais quand il a fallu quitter Cong, Charlotte a insisté pour faire du stop sur une vieille route de campagne et pas sur la route principale. Y'avait pas des masses de voitures, même pas du tout, mais c'est une autre histoire ; et maintenant je suis tranquille chez moi.

Finalement, j'ai bien réfléchi à cette histoire et je me suis dit que c'était bien normal que tout soit contenu dans tout, puisque si l'infini est vraiment infini il doit forcément contenir aussi ce qui le contient lui-même, sinon il ne serait pas vraiment infini...



## Une poule mange sa pâté de pain mouillée



## Histoires de coqs

Ce pauvre coq qu'on aperçoit sur ces photos, un joli coq aux plumes multicolores, vertes et dorées sous le col, et rousses, mon père l'appelait Monsieur Coq, avait eu un compère blanc qu'on appelait Docteur Coq. Les deux sont morts, Docteur Coq tué par le chien d'un chasseur du village et Monsieur Coq est mort plus tard.

Nous avions une douzaine de poules et deux coqs. Après la mort de Docteur Coq, une portée de poussins c'étaient quelques poules et un coq. Mais le fiston, qu'on était content d'avoir en remplaçant de Docteur Coq, était méchant comme l'ail. Il faisait la guerre à son père. Mon père les avait séparés, les poules c'était son truc à lui, ma mère regardait ça de loin, ce foutoir la saoulait au début puis elle avait aimé ramasser les œufs (les poules nous prévenaient par un cot cot codec tout à fait différent de leurs autres caquètements).

Mais c'était quand même triste de laisser ce jeune coq seul dans son coin. Alors mon père avait voulu réessayer de les faire rencontrer. Le jeune coq fonce sur son père, mon père l'arrête mais son père à lui foudroyé, crise cardiaque, on l'enterre. Quelques semaines plus tard, ma mère me dit on a peut-être essayé de le manger mais on s'est arrêté.e.s. Il faut s'imaginer la grande toupine avec un coq plumé dedans (imaginer mes parents plumer ce coq mort, quand j'étais petit on plumait des canards dans la cuisine), il est cuit iels se servent et iels s'arrêtent. Iels enterrent ce coq tout cuit.

Et puis le fils coq bien relou... Il sautait sur les poules, leur arrachait les plumes, du viol... Il y en a eu deux ou trois qu'on a dû séparer des autres : le dos la peau à vif comme au supermarché et même les flancs, sous les ailes, ouverts, avec des bouts de chair saillants, cicatrisés mais rouge foncé comme du bœuf. Et même les autres poules, les sentant affaiblies, les piquaient du bec. Ma mère révoltée, un vrai tyran ce coq, il les tue les poules ; moi je dis autant le tuer et le manger. Mais mes parents ne veulent pas tuer. On a finalement trouvé des gens qui voulaient bien récupérer un coq. On a même eu des pigeons morts en échange. Grillés puis cuits à la casserole avec le laurier de la résidence.

Ma poule n'a plus  
un seul poulet